

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 52

Artikel: L'arrivée d'un train
Autor: Marcel, André
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217653>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 09.02.2026

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

ON EST NOUS !

De M. Maurice Muret, dans le *Journal des débats* :

« La lettre, cher ami, par laquelle vous me demandez des renseignements sur Lausanne, où vous appellent les devoirs de votre profession, témoigne d'une ignorance si touchante que je ne sais vraiment par où commencer de vous instruire. Tout d'abord, vous me demandez dans quel hôtel il faut « descendre ». Voilà un mot que vous n'aurez jamais l'occasion d'employer. Lausanne est une ville tout en gradins, une ville où l'on monte toujours. Vous direz qu'une montée suppose une descente. Logiquement, vous avez raison. En fait, et pour ce qui est de Lausanne, vous avez tort. Je ne sais à quoi cela tient, mais vous verrez, cher ami, vous verrez. Lausanne, c'est une ascension perpétuelle. « Sic itur ad astra ».

Parce que vous connaissez des gens à Genève, vous croyez connaître les gens du canton de Vaud. C'est du moins, ce qui ressort de votre épître. Encore une erreur, et capitale. Le caractère des Vaudois ressemble fort peu à celui des Genevois. La Réforme est l'austère protestantisme ne sont pas dans le pays de Vaud des produits spontanés. Le canton de Vaud est un pays de vignoble et le tempérament primitif des Vaudois rappelle assez celui des Bourguignons. Il y a chez tout Vaudois un fils de Rabelais qui sommeille; mais la Réforme, qui fut imposée de force par la domination bernoise, finit par mater l'épicurisme original des indigènes. Ou, plutôt, le tempérament primitif et le tempérament imposé se combattent chez tous les Vaudois. C'est un duel tragique où le côté sombre du caractère national a souvent, par bonheur, le dessus. Notre spirituel chansonnier, Jacques Dalcroze, l'a observé dans une strophe charmante :

De Genève à Neuchâtel

Il règne un froid solennel

Ce n'est guère qu'au canton de Vaud

En buvant un verre, en buvant un verre,

Qu'on se montre un peu plus chaud.

Vous remarquerez peut-être que Jacques Dalcroze a éprouvé le besoin de répéter deux fois, dans le couplet que je viens de transcrire, les mots : En buvant un verre. Sa chanson ne dit pas seulement : « En buvant un verre », mais bien : « En buvant un verre, en buvant un verre », ce qui fait, en somme, en buvant deux verres. C'est peut-être ce que les rhétoriciens appellent l'harmonie imitative. Aussi bien ne boit-on jamais un seul verre au tonneau dans les beuveries épiques qui se célèbrent là-bas, mais deux verres et même de préférence trois. J'en demandais un jour la raison à un vigneron au parler vert comme ses pampres : « Quand on embrasse sa bonne amie, me fit-il, l'embrasse-t-on une fois ou trois fois ? » Convenez qu'il n'y avait rien à répliquer à cette réponse.

Peut-être, ô fils des Gaules, trouverez-vous nos vins vaudois un peu acides et un peu froids. Trouvez-les comme il vous plaira, mais si vous ne voulez pas vous brouiller avec vos hôtes, évitez de commettre devant eux le crime de lèse-majesté vineuse. Bons garçons, les Vaudois vous pardonneront beaucoup de choses, mais pas celle-là. Débinez Jean-Jacques Rousseau, Edouard Rod, même Alexandre Vinet ou le nouveau vitrail de la cathédrale de Lausanne, mais ne méprisez pas les vins du terroir : on vous noierait dans un « vase » de Dézaley.

Vous me demandez, mondain incorrigible, s'il y a des « gens à voir » à Lausanne; mais vous aurez devant les yeux un tas de Grecs, un tas de Turcs. Cela ne suffit donc pas, gourmand, à votre bonheur ? Au surplus, eh oui ! il y a des gens à voir : il y a les « pirates » d'Ouchy qui sont une population aux mœurs pittoresques comme les gitanes de Grenade. Et puis il y a tout ce qui peuple les hôtels de la capitale vaudoise.

Je regrette que la princesse de Sayn-Wittgenstein, qui mourut plus que centenaire à Mon Abri, à égale distance entre Ouchy et Lausanne, ne soit plus de ce monde. Elle était certainement, comme vous dites, une personne à voir... et à entendre. Elle avait connu Napoléon Ier, Metternich, un

grand nombre de tsars. Elle avait une manière qui n'appartenait qu'à elle de parler de Guillaume II en disant : « Ce jeune homme ». J'ajoute qu'elle n'appréciait pas beaucoup le jeune homme en question. Cette princesse avait, comme dit Molière, le goût bon.

Pour finir, une recommandation suprême, mais essentielle : ne dites jamais au téléphone soixantedix, quatre-vingts, quatre-vingt-dix, mais septante, huitante et nonante. A dire soixantedix et quatre-vingts, vous passeriez pour un snob. Et les Vaudois n'aiment point cette espèce. Si vous désirez leur plaire, montrez-vous « simple et bon enfant ». Ce sont là deux vertus qu'ils adorent.

L'ARRIVÉE D'UN TRAIN

MESDAMES, si vous désirez vous débarrasser des poils et duvets disgracieux, achetez le nouveau dépilatoire scientifique : ne donne pas d'irritation, laisse à la peau une blancheur éclatante. Succès certain et garanti. Le flacon, 4 fr. 50 (quatre francs cinquante).

Messieurs, si vous aimez les bonnes cigarettes, demandez les Laurens. Mesdames et Messieurs, si vous venez d'entendre un air de Christiné, si vous bâillez, par conséquent, n'hésitez pas : prenez le chapeau de votre sœur ou de votre frère, la canne de votre ami, sortez. Allez à la gare, allez voir l'arrivée d'un train, cela vous distraira, vous vous amuserez royalement ! S'amuser royalement est une manière de parler depuis la chute des couronnes et du mark.

On arrive sur le quai, on aperçoit une valise abandonnée dans un coin, on s'assied dessus, on passe en revue les personnes les plus diverses, parfois on fait une réflexion en regardant les gens, c'est très drôle, essayez !

Voici une femme du peuple affublée de bas de laine, de souliers à clous, d'un jupon qui dégringole, d'un chapeau planté sur un chignon. Essoufflée, elle court en remuant tout le corps; elle traîne par la main un gosse ni lavé, ni mouché. Le gamin se raidit pour ne pas avancer, il pleure, sa mère lui flanque des taloches : « Veux-tu te taire, petit monstre ! » il crie; on le secoue : il hurle. Ah ! l'éducation, quel problème !

Tiens, la jolie demoiselle ! Elle se promène sans prendre garde ni à vous ni à rien. Elle jette à chaque instant un coup d'œil sur la pendule, là-haut. Elle s'arrête. Elle frappe le sol de son talon gauche; maintenant, elle le martelle de son talon droit... elle s'impatiente, la pauvre ! Elle remonte sa montre-bracelet, elle demande l'heure à un employé des chemins de fer, puis à un collégien, puis à une élégante, elle soupire : « Il a du retard ! » Une amoureuse, sans doute...

Pour un gros bonhomme, c'est un gros bonhomme cet individu qui se balade en sifflant. Sapristi, il possède une belle chaîne, elle reluit étalée sur son ventre. Il n'a pas l'air d'avoir du souci : il pousse de la pointe de son parapluie un bout de cigare. Il y a cinq minutes qu'il se livre à cette importante occupation, va-t-il continuer longtemps ? Voyons. Ah !... non, à présent il s'attaque à une boîte d'allumettes, il essaye de la perforer. Il s'acharne, il tourne autour, il est tenace ! Il doit raffoler de la pêche à la ligne, le gros bonhomme !

Cette dame portant un bouquet de marguerites me semble bien austère. Pourquoi se baisse-t-elle soudain ? Que ramasse-t-elle ? Rien, elle se gratte la jambe, voilà tout.

Quelle affluence de monde maintenant ! L'arrivée du train est annoncée. Enfin, voici la locomotive ! Attention ! Mettez-vous de côté !... Eh ! mon Dieu ! Bouby ne reste pas si près !... Paul, cours te poster à la sortie, tu arrêteras tante Adèle !... Jules, regarde surtout les derniers compartiments, la Française se tiendra probablement à la fenêtre !... Espèce d'imbécile, marchez sur vos pieds, respectez les miens !... Animal, vous me brûlez le cou avec votre cigarette !... Porte-moi papa, je ne vois rien !... Les wagons passent et ralentissent ; sur le quai les voyageurs hochent la tête comme pour dire non, des mouchoirs s'agitent, on distingue des sourires, des regards anxieux, des physio-

nomies indifférentes. Le train stoppe. On se précipite, on se cherche, on s'appelle, on se bouscule, on s'insulte, on plaisante, on tombe, on se relève. C'est affolant.

La dame au bouquet de marguerites se présente à une jeune fille tenant un bouquet semblable :

— Etes-vous Anna Maurer ?

— Was ?

— Sind sie Anna Maurer ?

— Ah ! ja, ja.

— Parfait, gut; je suis... ich bin Madame Crépín-Jeaneret.

— Ah ! ja, ja, so, so.

— Et la maîtresse de maison s'éloigne avec sa nouvelle domestique.

Les voix se perdent... ja, so, so.

Le gros bonhomme tombe sur son collègue. Tapes sur le ventre.

— Eh ! ce cher vieux, comment te sens-tu ?

— Excellente santé, merci.

— Et les enfants aussi ?

— Oh ! coqueluche, toujours.

Les voix se perdent... lons prendre un verre.

La jolie jeune fille se suspend au bras d'un jeune homme : Pierre !

— Laula !

— Tu n'es pas malade, dis ?

— Chérie...

— Tes yeux...

— Les voix se perdent... brasse-moi !

La femme du peuple tire un vieil ouvrier par la manche de son habit :

— Pourquoi n'es-tu pas rentré ce matin ?

— J'ai pas pu.

— Tu es resté pour boire, hein ?

— Non, fiche-moi la paix !

— Si.

— Non.

Les voix se perdent... cré nom d'un chien !

Ainsi on retient au passage des bribes de conversation; s'il vous prend fantaisie de les noter, puis de les lire à la suite les unes des autres sans vous interrompre, vous ne vous ennuierez pas.

L'animation faiblit, le brouhaha diminue, le quai se vide. Plus un chat ne rôde aux alentours que vous demeurez encore à rêvasser, assis sur la valise. Et vous songez :

C'est curieux la vie, tout de même ! une multitude d'être vous frôle en chemin ; ils ont leurs joies, leurs douleurs inconnues de vous; des idées fourmillent dans leurs cerveaux, des sentiments s'agitent dans leurs cœurs, nous n'en soupçonnons rien ; à peine, de temps en temps, découvre-t-on dans le regard d'un passant un peu de bonheur ou une ombre de détresse; indifférents, nous détournons les yeux. Chacun, livré à sa destinée, marche implacablement vers la mort. En cours de route, le hasard nous donne parfois un compagnon pour nous l'enlever ensuite avec caprice; d'autres fois, le hasard ne nous permet pas de rencontrer celui qui nous aimerait s'il nous connaissait ! Combien pourrions-nous compter d'amis parmi ces hommes qui ne seront jamais pour nous que des passants !

— En voilà une bête !

— Plait-il ?

— Vous êtes assis sur ma valise ! Etes-vous stupide !

— Pardon, excusez, je me lève.

— Là, je m'en doutais ! Regardez, tête écervelée : vous avez écrasé une douzaine d'œufs placée là-dedans.

— Je ne l'ai pas fait exprès.

— Je l'espère bien ! Ce serait le comble ! Vous en avez de l'audace ! Où vous a-t-on élevé !

— A... à Lausanne.

— Tâchez de ne pas vous moquer de moi, hein ?

— Mais non, je...

— Taisez-vous !

— Je vous dois combien ?

— Une douzaine d'œufs à cinq francs vingt, cela fait cinq francs cinquante.

— Voici : deux et un : trois, et deux : cinq, vingt, trente et un timbre de quatre sous : cinq cinquante. Voulez-vous calculer ?

— C'est juste. Merci, et ne recommencez pas.

André Marcel.